

www.e-rara.ch

tome second.

La sérénade, comédie.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [\[Link\]](#)

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [\[Link\]](#)

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [\[Link\]](#)

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [\[Link\]](#)

LA
SÉRÉNADÉ,
COMÉDIE.

*En Prose, & en un Acte;
avec un Divertissement.*

Représentée pour la première fois, le
Samedi 3. Juillet 1694.

ACTEURS.

M. GRIFON, pere de Valére.

VALERE, amant de Léonor.

Mad. ARGANTE, mere de Léonor.

LEONOR.

M. MATHIEU.

SCAPIN, valet de Valére.

MARINE, servante de Mad. Argante.

CHAMPAGNE, valet de M. Mathieu.

MUSICIENS & DANSEURS.

La Scène est à Paris.



L A
SÉRÉNADÉ,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

M. MATHIEU , MARINE.

MARINE.



E vous dis encore une fois que Madame n'est pas au logis , & qu'il faut que vous reveniez , si vous voulez lui parler.

M. MATHIEU.

A la bonne heure , je reviendrai . Cependant , Marine , dis-lui que j'ai vendu un colier à la personne qui doit épouser Mademoiselle sa fille.

MARINE.

Je voudrois , Monsieur Mathieu , que vous fussiez étranglé par votre gorge , avec votre diantre de colier.

A ij

4 LA SERENADE,

C'est donc vous qui vous êtes mêlé de cette affaire ? Ne devriez-vous pas songer que les mariages légitimes ne sont point de votre compétence ? Un courtier d'usure, comme vous, ne doit s'intriguer que d'affaires de contrebande, & laisser les honnêtes filles en repos.

M. MATHIEU.

A Dieu ne plaise, ma pauvre Marine, qu'on voie jamais aucun vrai mariage de ma façon. Je ne fais point faire de marché à vie, c'est un métier trop périlleux. Une fille est une marchandise qu'on ne sauroit garantir, & l'on n'en a pas plutôt fait l'emplette, qu'on voudroit en être défaire à moitié de perte.

MARINE.

Oui, mais ceux qui font des mariages ne s'embarassent guère du succès; & quand ils ont reçu leur pot de vin, & que le poisson est dans la nasse, sauve qui peut. Vous connoissez du moins l'homme qu'on lui destine, puis-que vous lui avez vendu un colier.

M. MATHIEU.

Je vais le lui livrer, & en recevoir de l'argent.

MARINE.

Ce n'est pas-là ce que je demande; quel homme est-ce?

M. MATHIEU.

C'est un fort honnête homme, fort riche, fort vieux, & fort gouteux.

MARINE.

Que la peste te créve.

M. MATHIEU.

Sa figure n'est peut-être pas des plus ragoutantes; mais, comme vous savez, entre l'utile & l'agréable, il n'y a pas à balancer.

MARINE.

Oui, pour des ladres comme vous, qui ne connoissent d'autre bonheur que celui d'amasser du bien, & de faire travailler leur argent à gros, & très-gros intérêt: mais pour une jeune personne, comme Léonor, qui cherche à passer ses jours dans le plaisir, vous trouverez bon, s'il vous plaît, vous & Madame sa mere,

COMEDIE.

qu'elle préfere l'agréable à l'utile , & que moi de mon côté je fasse tout mon possible pour rompre un mariage aussi biscornu que celui-là.

M. MATHIEU.

Hélas ! Ma pauvre enfant , romps , casse , brise le mariage en mille pièces , je m'en soucie comme de cela. Je t'aiderai même en cas de besoin , pourvu que tu me fasse payer de mes peines un peu graslement.

MARINE.

Un peu graslement ! Eh , mort de ma vie , n'êtes-vous pas déjà assez gras ? Allez , vous devriez mourir de honte d'avoir une face qui a pour le moins deux aunes de tour.

M. MATHIEU.

Marine est toujours railleuse ; mais je ne songe pas que mon homme m'attend. Il veut donner tantôt une Sérénade a sa maîtresse ; musiciens & filles de chambre ont voloniers commerce ensemble. N'y en a-t-il pas quelqu'un de tes amis à qui tu voulus faire gagner cet argent-là ?

MARINE.

Qu'il aille au diable , avec sa Sérénade. Je vais songer à lui donner l'aubade moi.

M. MATHIEU.

Ce mariage te met de mauvaise humeur. Je voudrois bien rester plus long-temps avec toi , je ne m'y ennuie jamais.

MARINE.

Et moi , je m'y ennuie toujours.

M. MATHIEU.

Adieu.



SCENE II.

MARINE *seule.*

JE prie le ciel qu'il te conduise , & que tu te puisses casser le cou. Il n'y auroit pas grand mal quand tous ces maquignons de mariages-là seroient au fond de la riviere avec une bonne pierre au cou. Que je plains le pauvre Valère , il ne fait pas son malheur. J'ai une lettre à lui rendre de la part de ma maîtresse. Voici son valet à propos.

SCENE III.

SCAPIN, MARINE.

Bon jour, ma charmante.

SCAPIN.
MARINE.

Bon jour, mon adorable.

SCAPIN.

Comment se porte ta maîtresse ?

MARINE.

Mal.

SCAPIN.

Il y a toujours quelque chose à refaire aux filles.

MARINE.

Et ton maître ?

SCAPIN.

Il se porteroit assez bien s'il avoit un peu plus d'argent.

MARINE.

Je n'ai jamais connu un gentilhomme plus gueux que celui-là.

SCAPIN.

Monsieur Grifon, son pere, est bien riche, mais il est bien ladre.

MARINE.

Nous nous en appercevons.

SCAPIN.

Tel que tu me vois, je fers mon maître sans gages & incognito.

MARINE.

Comment, incognito ?

SCAPIN.

Oui. Monsieur Grifon ne fait pas que son fils a l'honneur d'être à moi, il ne me connoît pas même ; je loge en ville, & je vis d'emprunt.

MARINE.

Tu fais souvent mauvaise chere.

SCAPIN.

Affez. Cela n'empêche pas que je ne nourrisse quelquefois mon maître quand il est mal avec son pere.

MARINE.

Voilà un beau ménage.

SCAPIN.

Hé, dis-moi un peu. . . .

MARINE.

Je n'ai rien à te dire. Tiens, rends cette lettre-là à ton maître.

SCAPIN.

Comme tu fais, Marine ! Regarde-moi un peu.

MARINE.

Hé bien, que me veux-tu ?

SCAPIN.

Vous plairoit-il seulement, ô beauté Léoparde ! me dire le contenu de cette lettre ?

MARINE.

Je n'ai pas le tems.

SCAPIN.

Tu me romps si souvent la tête de ton babil, quand je te prie de ne dire mot.

LA SERENADE,

MARINE.

J'aime à faire le contraire de ce qu'on souhaite.

SCAPIN.

Le beau naturel ! Je te prie donc de te taire , Marine ,
c'est le moyen de te faire parler.

MARINE.

Je parlerai , s'il me plaît.

SCAPIN.

Et tant qu'il te plaira.

MARINE.

Et me tairai , si je veux.

SCAPIN.

Dis , si tu peux , mon enfant , cela est difficile.

MARINE.

Mais voyez cet animal , qui veut m'empêcher de parler !

SCAPIN.

Je n'ai garde.

MARINE.

Voilà encore un plaisant visage , pour fermer la bouche à une femme.

SCAPIN.

Fort bien.

MARINE.

Ni toi , ni ton pere , ni ta mere , ni toute ta peste de
génération ne me feroit pas rabattre une syllabe.

SCAPIN.

Qu'elle est agréable !

MARINE.

Quand on parle bien , on ne parle jamais trop.

SCAPIN.

Tu ne devrois pas parler souvent.

MARINE.

Va , va , quand je serai morte , je me tairai assez.

SCAPIN.

Jamais tant que tu auras parlé.

MARINE.

Tu voudrois donc sçavoir le contenu de la lettre ?

COMEDIE. 9

SCAPIN.

Moi ? Point du tout , je ne veux rien savoir.

MARINE & SCAPIN *ensemble.*

MARINE.

Oh ! tu sauras pourtant malgré que tu en ayes, que ma maîtresse se marie aujourd'hui avec un homme qu'elle n'a jamais vû , que sa mere a terminé l'affaire, qu'elle prie Valere.... Que la peste te crevé. Adieu.

SCAPIN.

Oh ! tu auras menti , & il ne sera pas dit que tu me feras entendre malgré moi. Je ne veux rien savoir , laisse-moi en repos , garde tes nouvelles pour un autre. Le diable puisse t'étrangler. Adieu.

SCENE IV.

SCAPIN *seul.*

P Ar ma foi , c'est une charmante chose qu'une femme ! Quelle docilité d'esprit ! Quelle complaisance ! Voilà une des plus raisonnables que je connoisse. Mais je m'amuse ici , & je dois aller promptement porter cette lettre à mon maître , car il est diablement amoureux ; qui dit amoureux , dit impatient , & qui dit impatient , suppose un homme qui a plutôt donné un coup de pied au cul que le bon jour. Mais le voilà.



SCENE V.

VALERE, SCAPIN.

VALERE.

HE' bien, Scapin, apprens-moi des nouvelles de Léonor, l'as-tu vûe ? Que t'a dit Marine ?

SCAPIN.

Marine ? Rien du tout. C'est une fille dont on ne sauroit tirer une parole.

VALERE.

Marine ne t'a rien dit, elle qui parle tant !

SCAPIN.

C'est justement ce qui fait qu'elle ne dit rien ; mais tout ce que j'ai pû comprendre de la volubilité de son discours, c'est qu'il faut renoncer à Léonor ; & le pis que j'y trouve, c'est que nous n'avons pas un fou pour nous en consoler.

VALERE.

Quoi ? Que dis-tu ? Parle, explique-toi. Renoncer à Léonor ?

SCAPIN.

Oui, Monsieur.

VALERE.

Et Marine ne t'a point dit la cause de son refroidissement ?

SCAPIN.

Non, Monsieur.

VALERE.

Quoi, tu n'as pû pénétrer ?

SCAPIN.

Oh, Monsieur, Marine est une fille impénétrable.

VALERE.

Que je suis malheureux !

SCAPIN.

Elle m'a seulement donné une petite lettre qui vous expliquera peut-être mieux la chose.

VALERE.

Eh , donne donc , maraud , donne donc.

Il lit.

Si vous m'aimez autant que je vous aime , nous sommes les plus malheureuses personnes du monde. Ma mere prétend me marier à un homme que je ne connois point. Détournez le malheur qui nous menace , & soyez certain que je choisirai plutôt la mort , que d'être jamais à d'autres qu'à vous.

Scapin !

SCAPIN.

Monsieur.

VALERE.

Que dis-tu de cette lettre-là ?

SCAPIN.

Je dis , Monsieur , que ce n'est pas-là une lettre de change.

VALERE.

Et je me laisserai enlever Léonor ? Non , non , Scapin , à quelque prix que ce soit il faut empêcher.....

SCAPIN.

Monsieur , le ciel m'a donné des talens merveilleux pour faire des mariages ; & je puis dire , sans vanité , qu'il n'y a guère de jour qu'il ne m'en passe quelqu'un par les mains. J'en ai même ébauché plus de mille en ma vie qui n'ont jamais été achevés ; mais j'aime trop la propagation de l'espèce pour avoir le courage d'en rompre aucun.

VALERE.

Que tu fais mal-à-propos le mauvais plaisant ! Il faut...

SCAPIN.

Paix, voici votre pere; le vilain usurier qui nous vendit si cher l'argent l'année passée est avec lui.

VALERE.

Vient-il lui demander ce que je lui dois?

SCAPIN.

Il seroit mal adressé, écoutons.

SCENE VI.

M. GRIFON, M. MATHIEU.
VALERE & SCAPIN

dans le fond du Théâtre.

JE vous donnai, M. GRIFON.
il y a huit jours, un sac de mille francs à faire valoir, dont j'ai votre billet, Monsieur Mathieu.

M. MATHIEU.

Cela est vrai, Monsieur Grifon.

SCAPIN *bas à Valère.*

Le bon homme négocie avec les usuriers aussi bien que nous, mais ce n'est pas de la même manière.

M. GRIFON.

Nous sommes convenus à trois mille huit cens livres, ce sont encore deux cens Louis qu'il faut vous donner pour le colier, Monsieur Mathieu.

M. MATHIEU.

Oui, Monsieur Grifon.

SCAPIN *bas à Valère.*

Cela nous accommoderoit bien.

VALERE *bas.*

Paix, tais-toi.

M. GRIFON.

Passé tantôt chez moi, ou envoyez-y quelqu'un de

votre part , avec un billet de votre main , cela suffira ;
c'est de l'argent comptant , Monsieur Mathieu.

M. MATHIEU.

Je n'en suis point en peine , & je vous laisse le colier ,
Monsieur Grifon.

SCAPIN *à part.*

Un colier de trois mille huit cens livres , le friand mor-
ceau !

SCENE VII.

M. GRIFON, VALERE,
SCAPIN.

M. GRIFON.

AH ! Vous voilà , mon fils , que faites-vous là ?
a-t-il long-tems que vous y êtes ?

VALERE.

Je ne fais que d'arriver.

M. GRIFON *montrant Scapin.*

Qui est cet homme-là ?

VALERE.

C'est , mon pere....

M. GRIFON.

Quoi ? C'est....

VALERE.

Un musicien de l'Opera.

M. GRIFON.

Mauvaise connoissance qu'un musicien de l'Opera ! Ils
menent les gens au cabaret , & il faut toujours payer
pour eux.

SCAPIN *bas à Valère.*

De quoi diantre vous avisez-vous de me faire musi-
cien ? J'aimerois mieux être toute autre chose.

LA SERENADE,

VALERE *bas.*

Tais-toi.

M. GRIFON.

O ça, mon fils, j'ai une nouvelle à vous apprendre, la présence du musicien ne gâtera rien, & peut-être pourra-t-il nous être utile.

SCAPIN *bas à Valère.*

Votre imagination m'a fait musicien par hazard, vous verrez qu'il faudra que je le devienne par nécessité.

M. GRIFON.

Je vais me marier.

VALERE.

Vous marier ! Vous, mon pere ?

M. GRIFON.

Moi-même en propre personne.

SCAPIN *d part.*

Je ne m'attendois pas à celui-là.

M. GRIFON.

Que dit Monsieur le musicien ?

SCAPIN.

Je ne puis que vous louer, Monsieur, de former une entreprise si hardie. Vous avez eû le bonheur d'enterrer une premiere femme, vous hazardez d'en prendre une seconde, le péril ne vous rebute point, cela est fier, cela est grand, cela est héroïque ; & pour ma part, je n'ai garde de manquer d'applaudir à une résolution aussi généreuse que la vôtre.

M. GRIFON.

Voilà un joli garçon.

VALERE.

Ce que j'en ai dit, mon pere, n'est que par l'intérêt que je prens à votre santé.

M. GRIFON.

Ne t'en mets point en peine ; ce sont mes affaires.

SCAPIN.

Oui, Monsieur, que Monsieur votre pere vous donne seulement une belle-mere bien faite, belle, jeune, &

laissez-le faire , vous serez ravi qu'il se soit remarié , sur ma parole.

M. GRIFON.

Oh ! Je suis sûr qu'il en sera content. C'est une fille à qui il ne manque rien. Ce que je voudrois de vous maintenant , Monsieur de l'Opera , ce seroit que vous m'aidassiez à donner une petite Sérénade à ma maîtresse.

SCAPIN.

Une Sérénade , dites-vous ? Vous ne pouvez mieux vous adresser qu'à moi. Musique Italienne , Française , je suis un homme à deux mains.

M. GRIFON.

Tout de bon ?

SCAPIN.

Demandez à Monsieur votre fils. Je suis le premier homme du monde pour les Sérénades ; il m'en doit encore deux ou trois.

VALERE.

Oui , mon pere.

SCAPIN.

Ce n'est pas pour me vanter , mais en cas de Chanteurs , Symphonistes , Violistes , Théorbistes , Claveffinistes , Opéra , Operateurs , Opératrices , Madelonistes , Cantinistes , Margotistes , si difficiles qu'elles soient , j'ai tout cela dans ma manche.

M. GRIFON.

Je voudrois une Sérénade à bon marché.

SCAPIN.

Je ménagerai votre bourse , ne vous mettez pas en peine. Il ne nous faudra que trente-six violons , vingt hautbois , douze basses , six trompettes , vingt-quatre tambours , cinq orgues , & un flageolet.

M. GRIFON.

Et si donc ; voilà pour donner une Sérénade à tout un royaume.

SCAPIN.

Pour les voix nous prendrons seulement douze basses ,

LA SERENADE,

huit concordans , six basses-tailles , autant de quintes , quatre hautes-contres , huit faussets & douze dessus , moitié entiers & moitié hongres.

M. GRIFON.

Vous nommez-là de quoi faire un régiment de musique.

SCAPIN.

Il ne faut pas moins de voix pour accompagner tous les instrumens. Laissez-nous faire , je veux qu'il y ait dans cette musique-là une espèce de petit charivari, qui conviendra merveilleusement bien au sujet. Nous allons , Monsieur votre fils & moi , donner maintenant les ordres pour....

M. GRIFON.

Attendez. On doit m'amener ma maîtresse , je suis bien aise que vous la voyiez , & que vous m'en disiez votre sentiment l'un & l'autre.

SCAPIN.

Prenez-là belle & jeune au moins , sur-tout d'humeur complaisante ; tous vos amis vous conseilleront la même chose.

VALERE *bas à Scapin.*

Allons-nous-en , je me meurs d'inquiétude.



SCENE

SCENE VIII.

M. GRIFON, VALERE, SCAPIN,
Mad. ARGANTE, LEONOR,
MARINE.

M. GRIFON.

NE vous avois-je pas bien dit qu'on devoit l'ame-
ner ? Voilà la mere & la fille de chambte.

VALERE *bas à Scapin.*

Que vois-je, Scapin ? C'est Léonor.

SCAPIN *à part.*

Autre accident.

Madame ARGANTE.

Allons, ma fille, approchez, & saluez le mari que je
vous ai destiné.

LEONOR.

Quoi, Madame, voilà la personne ! . . .

Madame ARGANTE.

Qu'avez-vous donc, Mademoiselle ? Est-ce que Mon-
sieur ne vous plaît pas ?

LEONOR.

Je ne dis pas cela, Madame, & je n'aurai jamais d'au-
tres volontés que les vôtres.

VALERE *bas à Scapin.*

Scapin, elle obéit à sa mere, je suis perdu.

MARINE *à part.*

Il y a de l'erreur de calcul.

Madame ARGANTE.

Je suis ravié, ma fille, de vous voir des sentimens rai-
sonnables, & j'ai toujours bien jugé que vous ne vou-
driez pas me défobéir.

Tome II.

B

LEONOR.

Vous défobéir, moi ? J'aimerois mieux mourir que de faire quelque chose qui vous déplût.

M. GRIFON *à Scapin.*

Voilà une fille bien née, n'est-il pas vrai ?

SCAPIN *à part.*

Il y a ici du *qui pro quo*, sur ma parole.

LEONOR.

Tout ce que j'ai à me reprocher, Madame, c'est que mon obéissance ait si peu de mérite en cette occasion, & les choses sont dans un état à me permettre d'avouer, sans honte, que votre choix & mon inclination ont un parfait rapport ensemble ?

M. GRIFON.

Comme elle m'aime déjà ! Cela n'est pas croyable.

LEONOR.

Mais j'ai lieu de me plaindre. Est-ce à moi de parler comme je fais, quand vous êtes si peu sensible, Valère, aux bontés que ma mere a pour nous ?

Madame ARGANTE.

Comment donc, Valère ? A qui en avez-vous ?

M. GRIFON.

Qu'est-ce que cela signifie ?

SCAPIN *à part.*

Nous approchons du dénoûment.

Mad. ARGANTE *à Léonor.*

Que voulez-vous dire avec votre Valère ?

LEONOR.

Ne m'avez-vous pas dit, Madame, que vous aviez conclu mon mariage ?

Madame ARGANTE.

Qu'a de commun Valère avec votre mariage ? C'est à Monsieur Grifon, que veilà, que je vous marie.

M. GRIFON.

Oui, mignonne, c'est moi qui aurai l'honneur de...

LEONOR.

Vous, Monsieur ?

Madame ARGANTE.

Je voudrois bien , pour voir , que vous ne le trouvas-
siez pas bon.

M. GRIFON.

Monsieur mon fils , par quelle aventure est-il mention-
né de vous dans tout ceci ?

VALERE.

Par une aventure fort naturelle , mon pere.

M. GRIFON.

Comment , une aventure fort naturelle ?

MARINE.

Oui , Monsieur ; Mademoiselle est fille , Monsieur est
garçon ; elle est aimable , il est joli homme ; ils ont fait
connoissance , ils s'aiment , ils sont dans le goût de s'é-
pouser ; y a-t-il rien-là que de fort naturel ?

SCAPIN.

Il n'est point question de la nature là-dedans , c'est la
raison & l'intérêt qui font aujourd'hui les mariages.
Monsieur est le pere , Madame est la mere ; la raison est
de leur côté , la nature est une sottise , & vous aussi ma-
mie.

Madame ARGANTE.

Il a raison.

LEONOR.

Quoi ! à l'âge que j'ai , ma mere , vous voudriez me
faire épouser un homme comme Monsieur ? Vous n'y
songez pas.

VALERE.

Quoi ! à l'âge que vous avez , mon pere , vous vou-
driez vous marier à une fille comme Mademoiselle ? Je
crois que vous rêvez.

LEONOR.

En vérité , ma mere , vous êtes trop raisonnable pour
exiger de moi une chose aussi éloignée du bon sens.

VALERE.

Sérieusement parlant , mon pere , vous n'êtes point d'â-
ge encore à radoter.

LA SERENADE,

Madame ARGANTE.

Ouais ! Et où sommes-nous donc ? Allons , petite ridicule , qu'on donne tout-à-l'heure la main à Monsieur.

VALERE.

Non pas , Madame , s'il vous plaît.

M. GRIFON.

Qu'est-ce à dire ?

VALERE.

Avec votre permission , mon pere , cela ne sera pas , je vous assure.

M. GRIFON.

Cela ne sera pas ? Que dites-vous à cela , Monsieur le musicien ?

SCAPIN.

Vous avez-là un grand garçon bien mal morigéné , Monsieur.

M. GRIFON.

Pendard.

VALERE.

Que diroit-on dans le monde , si , en ma présence , je vous laissois faire une action aussi extravagante que celle-là ?

M. GRIFON.

Quoi donc extravagante ? Comment donc ? A ton pere , malheureux ?

MARINE.

A votre pere !

SCAPIN.

A votre propre pere !

VALERE.

Quand il seroit mon pere cent fois plus qu'il ne l'est encore , je ne souffrirai point que l'amour lui fasse tourner la cervelle jusqu'à ce point-là.

M. GRIFON.

Mais quelle comédie jouons-nous donc ici ? Je vous demande pardon pour mon fils , Madame.

COMEDIE.

21

Madame ARGANTE.

Cela n'est rien. J'ai bien des excuses à vous faire pour ma fille, Monsieur.

MARINE.

Voilà des enfans bien obstinés ; mais aussi pourquoi vous exposer à vous marier, sans sçavoir si Monsieur votre fils le voudra bien ?

M. GRIFON.

S'il le voudra bien ?

SCAPIN.

Monsieur, avec trois ou quatre cens pistoles ne pourrions-nous point le mettre à la raison ?

M. GRIFON.

Je l'y mettrai bien sans cela.

Madame ARGANTE.

Et moi, je vous répons de cette petite impertinente-là ; elle vous épousera, ou je la mettrai dans un lieu d'où elle ne sortira de long-tems.

LEONOR.

J'y demeurerai plutôt toute ma vie, que d'épouser un homme que je n'aime point.



SCENE IX.

Mad. ARGANTE, M. GRIFON,
VALERE, SCAPIN.

M. GRIFON.

ELle s'en va, Madame.

Madame ARGANTE.

Ne vous mettez pas en peine, je saurai la réduire ; elle
fera votre femme aujourd'hui, ou vous mourrez de
mort subite.

SCENE X.

M. GRIFON, VALERE,
SCAPIN.

M. GRIFON.

DE mort subite. Voilà à quoi vous m'exposez,
Monsieur le coquin. Laisse-moi faire, je veux l'épouser
à ta barbe, je m'en vais dépenser tout mon bien pour
m'en faire aimer ; je lui donnerai des présens, des bi-
joux, des maisons, des contrats, des cadeaux, des fe-
stins, des Sérénades. Des Sérénades, Monsieur le mu-
sicien ; & je lui ferai des enfans, pour te faire enrager.

SCAPIN.

Oh ! Pour celui-là, on vous en défie.

SCENE XI.

VALERE, SCAPIN.

VALERE.
 Non, Scapin, il n'y a point d'extrémité où je ne me porte pour empêcher ce mariage-là.

SCAPIN.
 Doucement, Monsieur, nous abaisserons ses fumées d'amour. Il ne la tient pas encore, j'ai pris le soin d'une Sérénade, il vient de négocier un certain colier, laissez-moi faire; mais le diable est que nous n'avons point d'argent.

VALERE.
 Ah! Mon pauvre Scapin, cherche, imagine, invente des moyens pour en trouver, engage tout, vend tout, donne tout.

SCAPIN.
 Hé, que diable engager, que vendre? Pour tout meuble & immeuble vous n'avez que votre habit & le mien, encore le tailleur n'est-il pas payé.

VALERE.
 Quoi, tu ne peux trouver....

SCAPIN.
 Depuis que je travaille pour vous, les ressorts de mon esprit emprunteur sont diablement usés....

VALERE.
 Mais quoi....

SCAPIN.
 Laissez-moi un peu rêver tout seul. J'ai ma Sérénade en tête, si je pouvois avoir seulement de quoi payer les musiciens dont je me veux servir....

VALERE.
 A quoi bon....

SCAPIN.

J'ai besoin de me recueillir, vous dis-je, laissez-moi en repos ; & allez fortifier Léonor dans le dessein de ne point épouser votre pere.

VALERE *d part.*

Il faut vouloir tout ce qu'il veut, j'ai besoin de lui.

SCENE XII.

SCAPIN *seul.*

C E n'est pas une petite affaire pour un valet d'honneur d'avoir à soutenir les intérêts d'un maître qui n'a point d'argent. On s'acoquine à servir ces gredins-là, je ne sai pourquoi ; ils ne payent point de gages, ils querellent, ils rossent quelquefois, on a plus d'esprit qu'eux, on les fait vivre, il faut avoir la peine d'inventer mille fourberies, dont ils ne font tout au plus que de moitié ; & avec tout cela nous sommes les valets, & ils sont les maîtres. Cela n'est pas juste. Je prétens à l'avenir travailler pour mon compte ; ceci fini, je veux devenir maître à mon tour. Mais que vois-je ?



SCENE

SCENE XIII.

CHAMPAGNE, SCAPIN.

CHAMPAGNE.

HE', c'est toi, mon pauvre Scapin !

SCAPIN.

Le beau Champagne en ce pays-ci !

CHAMPAGNE.

Il y a six mois que je suis revenu, mais je ne me montre que depuis quinze jours.

SCAPIN.

Pourquoi donc ?

CHAMPAGNE.

Par une espèce de scrupule. Une lettre de cachet du Châtelet m'avoit défendu de paroître à la ville, elle me prescrivoit un tems pour voyager ; mes voyages sont finis : je reparois sur nouveaux frais.

SCAPIN.

Et que fais-tu à présent ? Je t'ai vû autrefois le plus adroit grison, &, soit dit entre nous, le plus hardi coquin qu'il y eût en France.

CHAMPAGNE.

J'ai quitté tout cela, mon ami. La Justice aujourd'hui a l'esprit si mal tourné, il n'y a plus rien à faire dans le commerce. Elle prend toujours les choses du mauvais côté, j'ai renoncé aux vanités du monde, & je me suis jetté dans la réforme.

SCAPIN.

Toi, dans la réforme ?

CHAMPAGNE.

Oui, mon enfant. Il faut faire une fin. Je me suis retiré, je prête sur gages.

Tom. II.

C

SCAPIN.

La retraite est méritoire.

CHAMPAGNE.

Ma foi, il n'y a plus que ce métier-là pour faire quelque chose; il n'y a rien de tel, quand on a de l'argent, d'en aider des particuliers dans leurs nécessités pressantes.

SCAPIN.

Voilà un motif fort charitable.

CHAMPAGNE.

Je me suis associé d'un fort honnête homme, qui est, je pense, lui, associé d'un autre fort honnête homme, chez qui il m'envoie prendre deux mille huit cents livres.

SCAPIN *à part.*

Deux mille huit cents livres ! Serions-nous assez heureux ! Cela seroit admirable. Tu es associé avec

Monsieur Mathieu ?

CHAMPAGNE.

Avec Monsieur Mathieu ; mais je suis un peu subalterne, à la vérité. Nous demeurons ensemble, il me loge fort haut, me meuble modestement, m'habille chaudement pour l'été, fraîchement pour l'hiver, me nourrit sobrement, ne me donne point de gages, mais ce que je prens c'est pour moi.

SCAPIN.

Voilà une bonne condition. Et dis-moi, es-tu toujours aussi ivrogne qu'avant ta lettre de cachet ?

CHAMPAGNE.

Je bois beaucoup de vin, mais je ne l'aime pas.

SCAPIN.

Tu vas donc recevoir deux mille huit cents livres ?

CHAMPAGNE.

Deux mille huit cents livres.

SCAPIN.

Chez Monsieur Grifon ?

COMEDIE.

27

CHAMPAGNE.

C'est le nom de notre associé. Qui te l'a dit ?

SCAPIN.

Pour le surplus d'un colier que Monsieur Mathieu lui a vendu.

CHAMPAGNE.

Je l'ai ouï dire ainsi.

SCAPIN.

Et tu as un billet de Monsieur Mathieu, pour marque que tu ne viens pas à faux ?

CHAMPAGNE.

Cela est comme tu le dis. Voilà le billet. Hé, d'où diantre fais-tu tout cela ?

SCAPIN.

Je suis l'associé du fils de Monsieur Grifon, moi.

CHAMPAGNE.

Quoi, tu te mêles aussi....

SCAPIN.

Nous ne sommes associés que pour emprunter nous autres. Le connois-tu Monsieur Grifon ?

CHAMPAGNE.

Non.

SCAPIN.

Te connoît-il ?

CHAMPAGNE.

Je ne crois pas.

SCAPIN.

Tant mieux. Monsieur Grifon n'est pas au logis ; & , en attendant qu'il vienne, nous pouvons aller renouveler connoissance au cabaret.

CHAMPAGNE.

De tout mon cœur, je ne refuse point des parties d'honneur.

SCAPIN.

Morbleu, j'enrage. Voilà un homme à qui j'ai affaire, mais ce ne sera que pour un moment. Va-t'en m'attendre ici près aux barreaux verts, & faire tirer bouteille.

SCENE XIV.

SCAPIN *seul.*

Voilà un fripon que je friponnerai sur ma parole ,
si je puis seulement attraper le billet.

SCENE XV.

M. GRIFON , MARINE ,
SCAPIN.

MARINE,

JE vous dis , Monsieur , que vous aurez plus de peine
que vous ne pensez à réduire cet esprit-là.

SCAPIN.

Ah ! Monsieur , je vous cherchois pour vous dire que
dans peu votre Sérénade sera en état.

M. GRIFON.

Bon. Voilà ma maison , & voilà celle de ma maîtresse.

SCAPIN *à part.*

Tant mieux , cela est fort commode pour mon dessein.



SCENE XVI.

M. GRIFON, MARINE.

M. GRIFON.

TU dis donc, Marine, que tu viens de la part de Léonor ?

MARINE.

Oui, Monsieur, pour vous faire des excuses de ce qui s'est passé à votre entrevûe.

M. GRIFON.

Elle revient à elle, j'en suis bien aise.

MARINE.

Elle est au désespoir de n'avoir pû se contraindre devant Madame sa mere ; mais elle dit qu'elle vous hait trop pour se faire la moindre violence.

M. GRIFON.

Voilà un fort sot compliment. Je n'ai que faire de ces excuses-là.

MARINE.

Elle fait trop bien vivre pour manquer à la civilité ; elle m'a aussi chargé de vous prier de ne point presser Madame sa mere sur votre mariage, & de lui donner du tems pour s'accoutûmer à une figure aussi extraordinaire que la vôtre.

M. GRIFON.

Vous êtes une impertinente, ma mie, & je ne fais....

MARINE.

Je vous demande pardon, Monsieur, je vous respecte trop pour vous rien dire de mon chef qui vous déplaîse. Ce sont les sentimens de ma maîtresse, que je vous explique le plus clairement & le plus succinctement qu'il m'est possible.

LA SERENADE,

M. GRIFON.

Je ne veux point savoir ses sentimens tant qu'elle en aura d'aussi ridicules.

MARINE.

Il ne tiendra pas à moi qu'elle ne change ; & quelque aversion qu'elle ait pour vous , elle ne laissera pas de vous épouser si elle m'en veut croire. Vous n'avez que votre âge , votre air & votre visage contre vous ; dans le fond je gagerois que vous avez les meilleures manieres du monde.

M. GRIFON *d part.*

Voilà une insolente , qui à mon nez me vient chanter pouille.

MARINE.

C'est votre physionomie lugubre qui l'a d'abord effarouchée , elle en reviendra peut-être , & vous aimera à la folie, que fait-on ? Vous ne seriez pas le premier magot qui auroit épousé une jolie fille.

M. GRIFON *d part.*

Malgré tout ce qu'elle me dit , je ne veux point me fâcher , elle peut me rendre service. *haut.* Tu me parois d'agréable humeur.

MARINE.

Je suis assez franche , comme vous voyez.

M. GRIFON.

C'est ce qui me semble. Je veux être de tes amis , & , si le mariage se fait , ne te mets pas en peine. Dis-moi un peu en confidence quelle sorte de caractère est-ce que Léonor , & que faudroit-il que je fisse pour lui plaire ?

MARINE.

Vous n'avez qu'à mourir, Monsieur , c'est le plus grand plaisir que vous lui puissiez faire.

M. GRIFON.

Ce n'est pas-là ce que je te demande. De quelle humeur est-elle ?

MARINE.

Ah ! De l'humeur du monde la plus douce. Je ne lui connois qu'un petit défaut.

M. GRIFON.

Quel est-il ?

MARINE.

C'est, Monsieur, que quand elle s'est mis quelque chose en tête, & qu'on s'avise de la contredire, elle crie, elle peste, elle jure, elle bat, elle mord, elle égratigne, elle estropie même en cas de besoin ; mais dans le fond c'est une bonne enfant.

M. GRIFON.

Voilà une humeur bien douce vraiment. Et avec cela n'a-t-elle point quelque passion dominante ?

MARINE.

Non, Monsieur, rien ne la domine. Elle a du goût pour toutes les belles manières, elle vend pour jouer tout ce qu'elle a, elle met ses nipes en gages pour aller à l'Opéra & à la Comédie, elle court le bal sept fois la semaine seulement, elle fesse son vin de Champagne à merveille, & sur la fin du repas elle devient fort tendre.

M. GRIFON.

Tu crois donc qu'elle pourra m'aimer ?

MARINE.

Oui, Monsieur, sur la fin d'un repas, & je vais lui faire entendre que pour un mari vous valez cent fois mieux qu'un autre.

M. GRIFON.

Cela est vrai au moins.

MARINE.

Affurément, dans ce siècle-ci, quand un mari laisse faire à sa femme tout ce qu'elle veut, c'est un homme adorable, on ne peut pas lui demander autre chose.

M. GRIFON.

Ah ! Mon enfant, tu peux l'affirmer de ma part, que si jamais elle est ma femme, je ne la contraindrai jamais en la moindre bagatelle.

MARINE.

Commencez donc par ne point trop presser les affaires. Je vais lui proposer vos conventions : & comme il n'y

a rien dans ces articles-là qui répugne à la coutume, je ne doute point qu'elle ne les accepte.

SCENE XVII.

M. GRIFON *seul.*

Cette fille-là a quelque chose de bon dans ses manières. Ah, ah ! Voilà une plaisante figure d'homme.

SCENE XVIII.

M. GRIFON, SCAPIN *déguisé, ayant une emplâtre sur l'œil.*

SCAPIN.

NE pourriez-vous point, Monsieur, me faire le plaisir & l'honneur de m'enseigner le logis de Monsieur Grifon.

M. GRIFON.

Que lui voulez-vous à Monsieur Grifon ?

SCAPIN.

Avoir l'avantage de lui rendre un petit billet que Monsieur Mathieu m'a fait l'honneur de me donner, afin que ledit Sieur Grifon me fasse la grace de me compter deux mille huit cens livres restant à payer pour un collier que ledit Sieur Grifon a acheté dudit Sieur Mathieu.

M. GRIFON.

C'est moi qui suis Monsieur Grifon. Et où est le billet ?

SCAPIN.

Le voilà, Monsieur, je ne viens qu'à bonnes enseignes.
Vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de m'expédier.

M. GRIFON.

Oui, voilà l'écriture de Monsieur Mathieu, mais je ne vous connois pas pour être à lui.

SCAPIN.

C'est une gloire que je ne mérite pas, Monsieur; je suis seulement son compere, Isaac-Jerôme-Boisme Roufflet, maître marchand fripier ordinaire privilégié suivant la Cour. Si l'on peut vous y rendre quelque service, vous n'avez qu'à disposer de votre petit serviteur.

M. GRIFON.

Je vous suis obligé.

SCAPIN.

J'ai des amis en ce pays-là; mon frere est apprentif par-tisan chez le commis du secretaire de l'Intendant d'un homme d'affaires, & mon oncle est le sous-portier de l'hôtel des Fermes.

M. GRIFON.

Ces amis-là sont quelquefois plus utiles que d'autres.

SCAPIN.

Il est vrai, Monsieur: j'ai autrefois, par leur moyen, tiré mon parain des galères, & je sauvai l'année passée une amende honorable à Monsieur Mathieu; c'est ce qui fait qu'il a beaucoup de confiance en moi.

M. GRIFON *à part.*

Voilà un garçon bien ingénu, c'est dommage qu'il lui manque un œil.

SCAPIN.

J'abuse de votre loisir, Monsieur, mais ce n'est pas ma faute; avec deux mille huit cens livres vous serez débarrassé de mes importunités, & je prendrai congé de vous quand il vous plaira.

M. GRIFON.

*à part.**haut.*

Quel original! Oui, oui, je vais vous apporter de l'argent, vous n'avez qu'à attendre.

SCENE XIX.

SCAPIN, VALERE, LEONOR,
MARINE.

SCAPIN.

P Ar ma foi, voilà qui ne va pas mal. Mais voici mon maître avec sa maîtresse, il ne me reconnoîtra pas.

LEONOR.

Comptez, Valère, que rien ne me peut faire changer.

VALERE.

Ah ! Charmante Léonor, que vous devez me paroître adorable avec de pareils sentimens.

SCAPIN.

Monsieur, je vous donne le bon jour. Y a-t-il long-tems que vous êtes en cette ville ? Vos affaires vont-elles bien ? Comment gouvernez-vous la joie avec cette aimable enfant ?

VALERE.

Que me veut cet ivrogne-là ? Qui êtes-vous, mon ami ?

SCAPIN.

Je suis un honnête garçon, qui connois vos besoins, & qui viens vous offrir deux cens pistoles que me va donner Monsieur votre pere.

Scapin ôte son emplâtre.

VALERE.

C'est toi, Scapin ? Qui t'auroit reconnu ?

SCAPIN.

Vous voyez, Monsieur, ce qu'on fait pour vous.

MARINE.

Par ma foi, voilà un méchant borgne.

VALERE.

Et tu as trouvé le moyen de tirer deux cens pistoles de mon pere ?

SCAPIN.

Il va me les livrer. J'ai encore un colier à escamoter , mais j'aurois besoin tout-à-l'heure de quelques gens de main.

VALERE.

Tout-à-l'heure ? Et où veux-tu que je les cherche à présent ?

MARINE.

Monsieur , je suis à votre service. Pour la main , je l'ai aussi bonne que la langue.

SCAPIN.

Toi ? Mais serois-tu fille à travailler de nuit ?

MARINE.

Pourquoi non ? C'est dans ce tems-là que je triomphe. J'ai deux ou trois filles de mes amies qui ne m'abandonneront pas dans le besoin.

SCAPIN.

Bon , bon , il ne me faut pas de plus vaillans champions pour mon dessein. Mais j'entens Monsieur Grifon. Allez m'attendre au prochain détour , je vous dirai dans un moment ce qu'il faudra faire.

VALERE.

Cependant , si tu me disois de quelle maniere...

SCAPIN.

Hé ! Allez-vous-en.

VALERE.

Je pourrois peut-être....

SCAPIN.

Oh ! Retirez-vous.

(Scapin tombe en chassant Valere , & en se relevant , change l'emplâtre de côté.

SCENE XX.

M. GRIFON, SCAPIN.

M. GRIFON.

IL y a deux cens louis neufs dans cette bourse, voyons si je ne me suis point trompé.

SCAPIN *prenant la bourse.*

Vous êtes trop exact, & vous savez trop bien compter.

M. GRIFON.

Il n'importe, Monsieur, pour plus grande sûreté.

SCAPIN.

Je ne regarderai point après vous, Monsieur, le com-
pere Mathieu me l'a défendu.

M. GRIFON.

Vous êtes le maître, serviteur.

SCAPIN *à part.*

Voilà de quoi payer la Sérénade.



SCENE XXI.

M. GRIFON *seul.*

L me semble que mon borgne a changé son œil de l'autre côté. Monsieur Mathieu ne laisse point moisir l'argent entre les mains de ceux qui lui doivent. Je lui devois, me voilà quitte. Je ne fais ce que cela signifie, mais je n'ai point bonne opinion de mon mariage. Moi, qui n'ai jamais rien aimé, je m'avise de devenir amoureux à mon âge. O amour, amour ! La nuit devient obscure, & le Musicien devoit être ici.

SCENE XXII.

M. GRIFON, CHAMPAGNE *ivre.*CHAMPAGNE *chantant.*

L Era, lera, lera.

M. GRIFON.

J'entends quelqu'un qui chante, seroit-ce lui ?

CHAMPAGNE.

Par la fembleu, je suis bien nourri. Ce Monsieur Scapin fait bien les choses, oui.

M. GRIFON.

Qui va-là ? Est-ce vous, Monsieur le Musicien ?

CHAMPAGNE.

Oui, à peu près, c'est un ivrogne.

M. GRIFON.

Passez votre chemin, mon ami.

CHAMPAGNE.

Que je passe mon chemin ?

M. GRIFON.

Oui.

CHAMPAGNE.

Oui, qui le pourroit.

M. GRIFON.

Quel maraud est-ce ici ?

CHAMPAGNE.

Maraud ? Voilà quelqu'un qui me connoit ; je suis plus pesant que de coutume, & je ne fais si mes jambes pourront porter au logis tout le vin que j'ai bû.

M. GRIFON *à part.*

Ne feroit-ce point quelque émissaire de mon coquin de fils qui viendrait ici pour troubler la fête ? Je veux m'en éclaircir.

CHAMPAGNE.

Holà, l'ami, qui parlez tout seul, suis-je loin de chez moi, par paranthese ?

M. GRIFON.

Où loges-tu ?

CHAMPAGNE.

Hé, palsembleu, si je le savois, je ne le demanderois pas.

M. GRIFON.

Que cherches-tu dans ce quartier ?

CHAMPAGNE.

Je ne fais, je ne m'en souviens pas. Je suis pourtant venu pour quelque chose. Ah ! Monsieur Grifon, le connoissez-vous ?

M. GRIFON.

Je ne me trompois pas, c'est un fripon.

CHAMPAGNE.

Justement ; un fripon, un vilain, un fesse-Mathieu.

M. GRIFON.

A qui penses-tu parler ? C'est moi qui suis Monsieur Grifon.

CHAMPAGNE.

Le diable emporte , si je l'aurois deviné. Or donc, pour revenir à nos moutons , Monsieur Mathieu , cet autre vilain , ce ladre...

M. GRIFON.

Ce pendard-là me fera perdre patience.

CHAMPAGNE.

Patience ; oui , c'est bien dit , allons doucement. Ce Monsieur Mathieu donc , comme de vilain à vilain il n'y a que la main , il est arrivé que par la concomitance d'un colier ; enfin je ne me souviens pas bien de tout cela.

M. GRIFON.

Tu as oublié la leçon qu'on t'a faite. Combien te donne-t'on pour jouer le personnage que tu fais ?

CHAMPAGNE.

Comme Monsieur Mathieu est un vilain , je ne gagne pas grand' chose ; mais je suis sobre.

M. GRIFON.

Il y paroît.

CHAMPAGNE.

Venons à l'explication. Vous êtes Monsieur Grifon , je suis Monsieur Champagne , donnez-moi de l'argent au plus vite , car j'ai hâte.

M. GRIFON.

Que je te donne de l'argent ?

CHAMPAGNE.

Oui , parbleu , de l'argent , je ne perds point le jugement , j'ai beau boire , il me faut huit cens deux mille & quelques livres ; j'ai le billet de Monsieur Mathieu , vous allez voir , car je n'y vois goutte.

M. GRIFON.

Voilà justement l'enclouûre. Tu viens un peu trop tard pour m'attraper , mon pauvre ami ; si tu as le billet de Monsieur Mathieu , je t'en donnerai.

CHAMPAGNE.

Cela est fort judicieux & fort raisonnable , j'aime les gens d'esprit. Je ne le trouve point ce diable de billet.

M. GRIFON.

Cherche bien.

CHAMPAGNE.

Je ne trouve rien , la peste m'étouffe. Je l'avois pourtant avant que d'aller au cabaret.

M. GRIFON.

Trouve-le donc.

CHAMPAGNE.

Oh ! Vous en demandez trop ; quand on a bû on ne peut pas retrouver sa maison , vous voulez que je retrouve un billet , il n'y a pas de raison à cela.

M. GRIFON.

Tu en as beaucoup , toi.

CHAMPAGNE.

Ecoutez , ne nous brouillons point. J'étois de sang froid quand je l'ai perdu , je le retrouverai quand je serai de sang froid , cela est infaillible ; jusqu'au revoir.

M. GRIFON.

Il n'est pas si ivre qu'il paroît.

SCENE XXIII.

M. GRIFON *seul.*

Monsieur mon fils choisit mal ses gens ; il est plus malaisé de m'attraper qu'on ne s'imagine , quelque nuit qu'il fasse , je connois les fourbes d'une lieue.



SCENE

SCENE XXIV.

SCAPIN, M. GRIFON.

SCAPIN.

Allons, Monsieur, de la joie, vive l'amour & la musique, je vous amène ici tout un Opéra.

M. GRIFON.

Que voulez-vous faire de ces flambeaux ?

SCAPIN.

Pour nous éclairer, Monsieur ; ma musique est une musique de conséquence, il faut voir clair à ce qu'on fait. Allons, Messieurs de la symphonie.

SERENADE.

M. GRIFON, SCAPIN,
PLUSIEURS SYMPHONISTES,
DANSEURS ET MUSICIENS.

UN VENITIEN chante.

H Or che piu belle
Splendor le stelle
Il sonno splendite amanti
Con suoni, con canti,
La cruda svegliate,
Fate, fate,
Che veda isuo rigori,
E miei dolori.

Tom. II.

D

LA SERENADE,
UNE VENITIENNE.

*Forse ch' il lungo piangere ,
Potra frangere
Sua crudelta ,
Ed undi merce ,
La tua fe ritrouvera.*

UN VENITIEN,

*Amanti ,
Costanti ,
Sofrite le penne ,
Portate catene ,
Sperate merce ,
Tra doglie martiri ,
Fra pianti e sospiri ,
Si prova le fe
Amanti costanti ,
Sperate merce.*

UNE VENITIENNE.

*Spero , spero ch' un di Pamor ,
Dara pace al dolor ,
Il mio fedel ardor ,
Pol ben far
Triomfar
Questo misero cuor.*

SCAPIN.

Peut-être que l'Italian ne vous plaît pas , il faut vous servir à la Françoisé.

Scapin va chercher six femmes déguisées avec des manteaux rouges , qui viennent en dansant , & font un spectacle.

SCAPIN.

*Amis , tenez-vous tous prêts ,
La bête est dans nos filets.
Lorsqu'un vieux fou s'échappe ,
D'être amoureux sur ses vieux ans .
Il faut qu'il mette la nappe ,
Et qu'on boive à ses dépens.*

CHŒUR.

*Il faut qu'il mette la nappe ,
Et qu'on boive à ses dépens.*

A I R.

*Vive la jeunesse ,
Vive le printems ,
C'est le tems
De la tendresse ;
Fuyez d'ici sombre vieillesse ;
Car en amour les vieillards ne sont bons
Qu'à payer les violons.*

UNE MUSICIENNE.

*Un jour un vieux hibou ,
Se mit dans la cervelle ,
D'épouser une hirondelle ,
Jeune & belle ,
Dont l'amour l'avoit rendu fou :
Il pria les oiseaux de chanter à la fête ,
Tout s'enfuit en voyant une si laide bête ,
Il n'y resta que le coucou.*

M. GRIFON.

Monsieur le Musicien , voilà de vilaines paroles.

SCAPIN.

Pardonnez-moi, Monsieur, ce sont des paroles nouvelles qui furent faites à la nôce de Venus & de Vulcain. Mais , allons au fait.

*Les violons jouent un air sur lequel les femmes
de la Sérénade dansent , & en dansant elles
mettent le pistolet sous le nez de Monsieur
Grifon & de Scapin.*

M. GRIFON.

Miséricorde, des pistolets ! Monsieur le Musicien ?

LA SERENADE;

SCAPIN.

Paix, paix, ne faisons point de bruit, nous ne sommes pas les plus forts.

M. GRIFON.

Ils prennent mon chapeau, Monsieur le Musicien.

SCAPIN.

Et paix, paix, ils prennent le mien, & je ne dis mot.

M. GRIFON.

Ils me déshabillent, Monsieur le Musicien.

SCAPIN.

Hé, comme vous criez; faut-il faire tant de bruit pour un méchant juste-au-corps?

M. GRIFON.

Ils fouillent dans mes poches, Monsieur le Musicien, & prennent ma bourse.

SCAPIN,

Ils fouillent aussi dans les miennes, mais il n'y a rien, ils seront bien attrapés.

M. GRIFON.

Ils me prennent un colier de quatre cens pistoles, Monsieur le Musicien.

SCAPIN.

Bon, bon, ils ne tueront personne.

M. GRIFON.

Ah, la maudite Sérénade!

SCENE DERNIERE.

VALERE, SCAPIN, M. GRIFON,
LEONOR, MARINE,
DANSEURS.

VALERE.

AH, mon pere! Comme vous voilà, & d'où venez-vous?

SCAPIN.

Nous venons de donner une Sérénade.

M. GRIFON.

Ah ! Valere , je suis mort , on vient de me voler un colier de quatre cens pistoles.

VALERE.

Ne vous alarmez point , mon pere , je vous améne vos voleurs.

Léonor & Marine jettent leurs manteaux.

M. GRIFON.

Miséricorde ! Léonor , Marine !

MARINE.

Oui , Monsieur , c'est nous qui avons fait le coup.

SCAPIN.

Ah ! coquine ! Tu iras aux galères.

VALERE.

Si vous voulez consentir que j'épouse Léonor , je vous montrerai votre colier.

M. GRIFON.

Mon colier ? Ah ! Je te promets que si je le retrouve , je consens à tout.

VALERE.

Je n'irai pas loin.

M. GRIFON *voulant prendre le colier.*

Ah ! Mon cher colier !

VALERE.

Ah ! Tout beau , s'il vous plaît , mon pere , je vous ai dit que je vous le ferois voir , mais je ne vous ai pas dit que je vous le rendrois. Quand une fille se marie elle a besoin d'un colier. En voilà un tout trouvé. Je vous prie , Mademoiselle , de l'accepter pour l'amour de moi.

M. GRIFON.

Comment donc ?

SCAPIN.

Vous voulez bien , Monsieur , que je vous fasse aussi mes petites excuses , & que je vous dise que le borgne

LA SERENADE,

à qui vous avez tantôt donné deux cens louis, c'étoit moi ; que je ne suis qu'une façon de musicien.

M. GRIFON.

Double pendard ! Ah ! Je suis assaffiné. Quelle maudite journée ! Non , je ne veux jamais entendre parler, ni de fils, ni de maîtresse, ni d'amour, ni de mariage, & je vous donne tous à tous les diables.

MARINE.

Tant mieux , voilà peut-être la première chose qu'il ait donnée de sa vie.

SCAPIN chante, & le chœur répète.

*J'offre ici mon savoir faire
A tous ceux qui n'ont point d'argent ;
Je crois que le nombre en est grand,
Et je n'aurai pas peu d'affaire.*

*Malgré toute ma ressource ,
Gardez-vous d'un sexe enchanteur ,
Non content de prendre le cœur ,
Il en veut encore à la bourse.*

F I N.